

ANDRE GIDE / ISABELLE EBERHARDT / BISKRA:

LE MAGHREB DANS L'IMAGINAIRE FRANCAIS

par
Guy DUGAS

Il n'est pas rare que des romanciers actuels inspirés ou attirés par l'Afrique du Nord, citent ou utilisent abondamment le personnage d'André Gide, familier de cette terre. Ainsi, de Marrakech à Hammamet, et d'André Barjou(1) à Hervé Guibert(2), tout un roman de la pédérastie se développe aujourd'hui, qui fait souvent référence avec plus ou moins de bonheur, à l'expérience gidienne.

Dans leur très récente biographie romancée d'Isabelle Eberhardt(3), Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu évoquent quant à eux la scène suivante, que le contexte romanesque nous permettrait de situer durant l'été 1899:

"A proximité des arcades de l'hôtel du Sahara, sur la grande avenue de Biskra, une réclame annonçait triomphalement: "Maison de premier ordre, entièrement rénovée, confort et hygiène moderne." Le propriétaire, Monsieur Jean-Jean, avait su doser: un peu de nostalgie de la métropole pour les colons et pas mal de couleur locale pour les touristes.

Il n'y en avait guère en cette saison. Le seul Européen qui semblait séjourner ici était un homme courtois installé au fumoir. Il paraissait s'ennuyer du silence qui l'entourait à l'heure de l'apéritif du soir, et accueillit l'intrusion d'Isabelle par un sourire affable, désireux d'engager la conversation.

- Vous êtes tunisien ? demanda-t-il, en observant son costume, alors qu'elle s'approchait de sa table. Lui-même avait visité Tunis quelques jours auparavant, mais il préférait le Sud-algérien, moins frelaté.

- La terre y parle une langue différente, dit-il.

La formule plut à Isabelle, qui se souvenait avoir croisé son interlocuteur à deux ou trois reprises, le matin, au bras de son épouse. Mais le soir, l'homme semblait rechercher la compagnie des indigènes. Elle l'avait vu s'entretenir avec des adolescents, les fils de bonnes familles arabes qui parlaient parfaitement le français.

Il se plaignait de la chaleur qui ne l'incommodait pas lui-même, mais qui avait rendu sa femme un peu souffrante et l'obligeait à garder la chambre. Il en avait quelques scrupules car c'était lui qui l'avait persuadée de venir à Biskra en été. Au fil de la conversation qui dépassa rapidement les lieux-communs habituels, Isabelle devina qu'il n'était pas fâché de se retrouver libre de ses mouvements, et de pouvoir, avec ses jeunes amis, profiter de la douceur des longues soirées. Trois ou quatre ans auparavant, il était descendu jusqu'à Touggourt, et en avait gardé des impressions vives et originales. Cet homme encore jeune, trente ans à peine, de taille moyenne, un peu chétif, mais au regard vif et intelligent derrière ses petites lunettes rondes, devait être un riche oisif ou un intellectuel. Il habitait Paris, les médecins lui

avaient recommandé le climat chaud et sec, excellent pour ses poumons fragiles.

Il évoquait en termes choisis ses longues promenades.

- A travers le désert, l'idée de la mort nous poursuit et, chose admirable, elle n'y est jamais triste.

Et il confia :

- J'aime ce pays plus qu'aucun autre; mieux que partout ailleurs on y peut contempler...

- Au-delà des émotions esthétiques, il y a toujours la quête de soi-même, suggéra Isabelle. C'est une limite à notre démarche.

Il l'interrompit, regardant vers la porte :

- Je crois qu'on vous cherche. Allez, je vous en prie."

A la description physique du personnage, à sa situation matrimoniale et à ses habitudes, aux diverses allusions faites à de précédents voyages, on devine aisément que le personnage ici évoqué doit beaucoup à André Gide.

Isabelle Eberhardt et André Gide se seraient-ils réellement rencontrés ? Cela nous semble peu probable, surtout à cette date-là. Certes entre le 28 mars et le 10 avril 1899 (mais non durant l'été, comme l'indique l'extrait de *Sables*), Madeleine et André Gide ont bien séjourné à Biskra, venant de Tunisie. Mais nulle correspondance, nul journal ne fait, d'un côté comme de l'autre, mention d'une telle rencontre.(4).

Rencontre purement imaginaire donc... Mais qu'importe: les auteurs de *Sables* ne cachent nullement la dimension largement fictive de leur ouvrage, et le genre romanesque autorise donc cette approximation. Le cas est ici fort différent de cette "impossible rencontre" que nous avons évoquée dans un précédent *Bulletin*(5) à propos d'un épisode du Journal intime de Jean Orieux: si la fiction n'a à se soucier que du vraisemblable, "l'écriture du jour" - ainsi que la nomme Eric Marty - prétend, elle, à l'authenticité, sous le sceau indéniable d'une date... Mais l'objet de cet article n'est pas de réfléchir sur les nécessités et obligations comparées des genres littéraires.

Plus intéressante nous semble être la réponse à la question suivante: dans la panoplie de tous les êtres fascinants que leur offre cette terre, qu'est-ce qui peut expliquer la propension des romanciers contemporains, et parmi eux M.O. Delacour et J.R. Huleu, à mettre de préférence en scène André Gide - et aussi Isabelle Eberhardt - dans leurs romans d'inspiration maghrébine ? D'évidence, l'oeuvre d'André Gide paraît occuper une place toute particulière dans la relation imaginaire que nous entretenons avec le Maghreb. C'est à travers les voyages de Gide et des oeuvres comme *L'Immoraliste* et *Les Nourritures terrestres*, autant que par les événements politiques qui nous rapprochèrent et/ou nous éloignèrent que plusieurs générations de Français ont appris à connaître et à aimer l'Afrique du Nord, comme une terre de découverte de l'Autre et de révélation de soi."Au-delà des émotions esthétiques, il y a toujours la quête de soi-même", font dire à Isabelle les auteurs de *Sables*. Cela fut vrai pour elle, autant que pour André Gide, du moins celui des tout premiers voyages. Mais aussi - ô combien - pour beaucoup d'entre eux, coopérants d'après Evian ou beatniks d'après 68, partis chercher au Magh-

reb cette impression d'utilité, de liberté, de disponibilité, qu'à tort ou à raison ils pensaient ne plus pouvoir trouver chez eux.

Or cet extrait contient, en peu de phrases, plusieurs des "résonances maghrébines" majeures inscrites dans notre imaginaire:

- *La différence sans l'étrangeté*: dans le sud algérien, "la terre parle une langue différente", - cette phrase, que nos auteurs placent dans la bouche de Gide, est véridique, et figure dans son *Journal* (encore inédit) de l'année 1896. C'est bien évidemment d'un désir d'exotisme, de recherche de cette différence, que s'est nourri l'amour de Gide - et, après lui, celui de beaucoup de Français - pour cette terre. Recherche du différent que résume parfaitement cette sentence des *Nourritures terrestres*:

"Dès qu'un environ a pris ta ressemblance, ou que toi tu t'es fait semblable à l'environ, il n'est plus pour toi profitable. Il faut le quitter."

Mais recherche dans la sécurité d'une proximité géographique, ethnique, linguistique (voir l'allusion dans le passage aux enfants arabes "qui parlaient parfaitement le français"). Avec l'Afrique du Nord, Gide dit avoir apprécié "l'intérêt qu'il y a à revenir régulièrement aux mêmes lieux, pour apprendre non beaucoup de figures, mais les apprendre bien."(6)

- *Le désert fantasmatique*. Le thème du vide, du néant désertique au contact duquel on s'abolit soi-même jusqu'à s'y perdre est, de Pierre Loti (*Le roman d'un spahi*) à Ernest Psichari (*Le voyage du Centurion*), un des lieux communs les mieux établis de la littérature exotique moderne. L'existence d'Isabelle Eberhardt elle-même y fait référence, et en ce sens, elle a pris une très forte valeur symbolique: toujours en rupture de société, en conflit avec une administration ou une autre, se plaisant à bousculer tous les préjugés, cette "aventureuse du Sahara", comme certains se sont plu à la nommer, a dû affronter plus d'une fois l'épreuve du désert, jusqu'à sa mort, - encore oeuvre du désert (elle fut emportée par un oued en crue) - en 1904.

Cette thématique est, en revanche, peu présente dans l'oeuvre de Gide, où le désert apparaît beaucoup moins comme une sanction ou une épreuve que comme un espace autorisant la compagnie avec la mort. Et le désert semble inscrire très naturellement cette dimension dans l'existence humaine - d'où cette absence de tristesse. "Il faut l'oreille d'un nomade - remarque Albert Memmi dans son roman *Le désert - /.../* pour entendre le grignotement continu de la mort." Cette petite musique, Gide a dû la ressentir, qui se dit fréquemment "obsédé d'Orient, du désert, de son ardeur et de son vide"(7), et qui dans plusieurs de ses oeuvres a même utilisé cet espace comme élément structurant: pensons à l'opposition oasis/désert, paysages africains/paysages normands, coloré/non coloré... telle qu'elle apparaît dans une oeuvre comme *L'Immoraliste*, et à tout le symbolisme qu'elle soutient.

- *La permissivité sexuelle*: seulement suggérée dans ces lignes, elle est cependant perceptible au même titre, quoique sous des formes différentes, dans les expériences des deux écrivains.

Nous avons évoqué en introduction le succès que connaît, dans la

littérature actuelle cette thématique. C'est même celle qui connaît - mais comment s'en étonner ? - la grande vogue.

En résumé, cette allusion à une très improbable rencontre entre André Gide et Isabelle Eberhardt aux portes du désert est fort révélatrice d'une tentation courante à associer les deux personnages, au sein de notre imaginaire maghrébin, qu'ils ont contribué à nourrir. De façon et à des degrés divers - mais non sans de possibles rapprochements - leur expérience saharienne acquiert aujourd'hui une valeur largement symbolique. Est-il donc si étonnant qu'ils aient fini par être associés, sous couvert d'une quelconque fiction ?

NOTES

1. André Barjou: *Septembre à Tunis, avec Mohammed et Mazarin*. Paris, Olivier Orban, 1977. Et *Mohammed en hiver*. Paris, O.Orban, 1980.

2. Hervé Guibert: *Voyage avec deux enfants*. Paris, Editions de Minuit, 1982. Voir aussi les oeuvres de Gabriel Matzneff et Tony Duvert.

3. Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu: *Sables*. Paris, Liana Lévy, 1986, pp.50-1.

I.Eberhardt(1877-1904) mena au Maghreb, le plus souvent sous un costume et un nom masculins, une vie d'errance propre à inquiéter certains, et à faire rêver les autres. Une légende entoura peu à peu le personnage, que l'on dit aussi parfois fille naturelle d'Arthur Rimbaud(Cf. bande-annonce de *Sables*). Cette existence, et l'oeuvre littéraire d'Isabelle Eberhardt, ont donné lieu à d'abondants commentaires, très variés selon que l'on s'efforce d'y rechercher le vrai(Robert Randau: *Isabelle Eberhardt: Notes et souvenirs*. Alger, Charlot, 1945; Benjamin Brahimi: *Requiem pour Isabelle*. Paris, Publisud, 1983) ou que l'on se complait dans la légende(Françoise d'Eaubonne: *La Couronne de sable*. Paris, Flammarion, 1968).

4. Signalons toutefois qu'un ouvrage largement posthume d'I. Eberhardt: *Au pays des sables*(Paris, Sorlaot,1944) est dédié à André Gide. Dans ses *Cahiers*, au 4 avril 1945, la "Petite Dame" écrit qu'elle vient d'en achever la lecture, ajoutant: "Gide me dit qu'il avait été étonné et combien touché d'apprendre qu'elle lui avait dédié son livre". Mais lorsqu'on sait qu'il s'agit d'un recueil de nouvelles patiemment recomposé et introduit par René-Louis Doyon, on peut légitimement se demander si cette dédicace émane de l'auteur lui-même.

5.E.A.A.G.,vol.XI, XVIème année, n°57, janvier 1983,pp.59-64.

6. *Feuilles de route*,Tunis, 7 mars (1896), in *Journal 1889-1939*.

7. *Ibid.*, Naples, 31 décembre (1895). Et aussi cette lettre du 24 janvier 1896 à Paul Valéry: "De plus en plus j'ai compris que me plaisait seulement le désert."